

*Intérieur de la chapelle de la fontaine de la Mère-de-Dieu.
(Collection Olivier Astruc.)*

Chapitre VII

Mythes et légendes de la forêt de Sérénac

LES QUELQUE TROIS CENTS HECTARES de la forêt de Sérénac ne sont qu'une partie de l'ancienne forêt du couvent de Saint-Louis-du-Désert, lieu mythique s'il en est. Tout comme le souvenir de la fée Mélusine flotte sur la forêt de Brocéliande, celui des miracles de la Sainte Vierge est toujours célébré dans cette belle région du Tarn. Pourtant, Marie partage sa légende avec d'autres figures mythiques, car cette forêt a quelque chose de magique.

Elle dépendait autrefois de la paroisse d'Énergues où, au XIX^e siècle, « tous les ans, le 2 novembre, le curé de la paroisse allait cueillir une fleur mystérieuse sur une tombe du cimetière. Cette plante merveilleuse poussait sans culture et ne venait à son plein épanouissement qu'à l'occasion de la fête des Morts ».

Le ton est donné...

Non loin d'Énergues, du haut de ses cinq cent sept mètres, le Puy-Saint-Georges domine le plateau où se situent beaucoup de récits relevant du surnaturel. Nombreux sont ceux qui évoquent le culte à la Vierge, ce qui explique que l'on trouve autour des églises et chapelles de la région des tapis de violettes : la coutume voulait qu'au mois de mai, on offre des bouquets de ces modestes fleurettes à la statue de la Vierge en chantant le refrain traditionnel : « C'est le mois de Marie/C'est le mois le plus beau/À la Vierge bénite/Prions un chant nouveau. »

Ne jetez pas la pierre à Marie...

Le dolmen de Peyrelevada remonte au Néolithique, vous diront les scientifiques. Qui croire ? Car une légende raconte que son origine est bien plus récente : deux mille ans environ. Croyez qui vous voulez, mais voici ce qui se racontait aux veillées : voulant apporter sa contribution à l'édification de la cathédrale d'Albi, la Vierge se dirigea vers cette ville depuis les montagnes de l'Aveyron, portant « une pierre sous chaque bras et une troisième sur la tête », tandis qu'elle filait tout au long du chemin. Arrivée sur les pentes de Puy-Saint-Georges, elle découvrit que la cathédrale Sainte-Cécile était achevée et sous l'effet de la surprise, elle laissa tomber les pierres, devenues désormais inutiles. Elles n'ont pas bougé depuis et sont restées exactement à l'endroit où la Vierge les avait laissées choir.

Une autre version de cette légende relate, à peu de choses près, la même histoire, mais c'est un ange qui, dans ce récit, aurait porté les pierres.

Et au cœur de la forêt, au siècle dernier, une vieille femme entretenait un modeste oratoire dédié à la Vierge, dans une grotte située au fond d'un ravin. Tout près coulait une source, la « fontaine des Pères », « sans doute à cause de la proximité de l'ermitage ».

Et ce n'est pas fini, car les récits évoquant Marie sont nombreux ; le plus connu étant celui qui suit.

La Vierge guidant les génisses vers la fontaine.

Un fait étrange se produisit au XIV^e siècle au lieu-dit « Mothe », tout près du village de Dourn qui, à cette époque, possédait une église. D'après la légende, elle abritait une statue de la Vierge ayant la bougeotte, ce qui était un vrai casse-tête pour les paroissiens. Ils la retrouvaient parfois au pied de l'autel, et le plus souvent au village de Dourn, perchée dans un sureau. Après en avoir discuté, ils allèrent trouver l'évêque et tombèrent d'accord avec lui : le message était clair comme de l'eau de roche, la Vierge essayait de leur faire comprendre qu'elle

désirait qu'on déplace son sanctuaire à Dourn. Ils décidèrent donc d'y bâtir une chapelle, mais à quel endroit ? Seule la mère de Dieu possédait la réponse et l'on décida de continuer à lui faire confiance. On plaça la statue sur le joug d'une paire de génisses sauvages, et on laissa les bêtes aller sous la supposée conduite de la Vierge.

L'attelage se mit en route et les animaux se dirigèrent d'abord vers une fontaine connue seulement des bergers, où elles se désaltèrent. « Puis elles descendirent vers le sud, jusqu'au Dourn, où elles s'arrêtèrent devant le sureau. » Les paroissiens essayèrent de faire repartir les bêtes qui, fatiguées par leur longue course et le poids de la statue, refusèrent d'avancer et posèrent carrément leurs têtes dans le feuillage du sureau. Pour elles aussi le message était clair : elles voulaient se reposer ! Les braves gens et l'évêque n'eurent alors plus aucun doute : la Vierge leur indiquait, via les génisses, l'endroit où la chapelle devait être construite.

Au XIX^e siècle, on déplaça la statue dans l'église du hameau d'Albignac, mais on murmure que la Vierge mécontente fit part de sa désapprobation car étrangement, tous ceux qui avaient décidé ce transfert furent atteints de maux terribles.

Un pèlerinage a lieu tous les ans lors des fêtes de l'Ascension à « la fontaine de la Mère-de-Dieu », située aux sources du ruisseau de Boutescure, à quelques mètres de la départementale qui rejoint Faussergues depuis Le Dourn. On a construit depuis un petit oratoire abritant la fontaine, et dans la jolie chapelle, la statue de Sainte-Germaine a remplacé celle de la Vierge qui, elle, n'a pas bougé depuis le XIX^e siècle de l'église d'Albignac.

L'eau de « la fontaine de la Mère-de-Dieu » est moins célèbre que celle de Lourdes, mais elle est réputée « décroiser les jambes » des enfants ayant les jambes arquées, guérir le rachitisme, l'épilepsie et les traumatismes liés aux chutes : le courroux de la Vierge s'est donc finalement apaisé ! La preuve, c'est qu'à la fin du XIX^e siècle, la presse religieuse publia le récit d'un miracle dû aux eaux de la fontaine, ce qui attira de nombreux pèlerins venus du Rouergue voisin. Ils rapportaient de la fontaine un flacon de son eau supposée garantir de la foudre. Massol, un

écrivain rouergat, raconte dans ses mémoires « que sa mère, au moment des orages, en aspergeait leur maison, pendant qu'elle faisait prier ses enfants à genoux, en leur faisant répéter : "Aro, sanctus, riscas parès." »

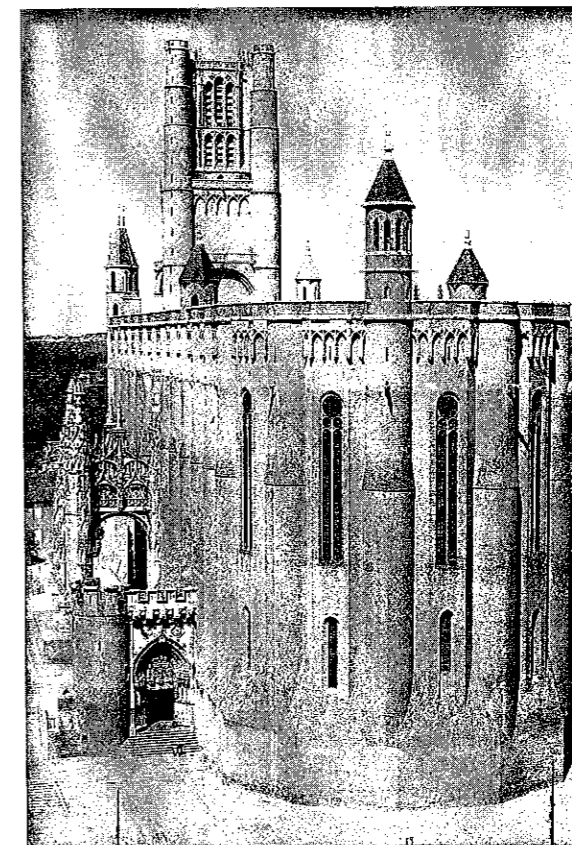
Et parce que le sureau, à l'évidence, a son rôle à jouer dans le choix du site élu par la Vierge, rappelons que cet arbre était déjà considéré comme magique dans les croyances animistes, et qu'il a également sa place dans la religion chrétienne. On dit, entre autres, que c'est à une branche de sureau que Judas se serait pendu. Pourtant, vu le peu de solidité des branches de cet arbre, et vu également qu'il a réussi son suicide, il faut croire que le malheureux ne devait pas peser plus lourd que les maigres deniers de sa trahison.

Autre « coïncidence » : il est recommandé de planter un sureau à proximité des maisons et des étables afin de les protéger de la foudre.

La sieste de saint Amans.

Encore une jolie légende... Elle veut que saint Amans, évêque de Rodez et grand pourfendeur d'idoles devant l'Éternel, ait passé un accord avec son confrère, l'évêque d'Albi, afin de délimiter leurs diocèses respectifs, chacun devant partir du parvis de sa cathédrale et marcher à la rencontre de l'autre. Mais la route était longue et Amans, après s'être désaltéré à la fontaine de Volpillac, sur la commune de Carcenac-Peyralès, décida de se reposer un peu. Las ! Il s'endormit et c'est là que l'évêque d'Albi, qui devait avoir de bien meilleures jambes, découvrit son collègue, tout frais et dispos après sa petite sieste.

« Malgré cette mésaventure, l'évêque d'Albi accepta que la limite des diocèses soit fixée à un plus juste milieu. » Et d'un commun accord, ils estimèrent que les gorges du Viaur étaient la limite la plus appropriée.



*La cathédrale d'Albi.
(Archives départementales du Tarn.)*

Saint Georges, le dragon et la jeune chrétienne.

Toujours au Puy-Saint-Georges, un lieu décidément inspiré, sévissait il y a très longtemps « un dragon cornu, portant des griffes aux quatre pattes, ayant une gueule garnie de crocs qui pouvaient briser des barres de fer ». Il était, comme tous les dragons, couvert d'écailles et il portait sur sa queue en forme de serpent un aiguillon aussi venimeux que celui du scorpion.

Cette horrible créature faisait son ordinaire des chrétiens du lieu et les habitants de la région terrorisés décidèrent d'appeler saint Georges à leur secours afin qu'il les délivre de ce monstre.

Il arriva, armé de sa lance et de son épée pour ne pas faillir à la tradition, et se mit aussitôt en chasse. Il choisit le point stratégique du Puy pour mieux repérer l'endroit où se trouvait le dragon qui, vu sa taille, ne passait pas inaperçu, même embusqué ! Il le découvrit guettant vraisemblablement une proie, tapi devant la porte d'une cabane d'ermite à Caoussanel. Pourtant, ce n'était pas le saint homme que guettait l'horrible bête, mais une très belle jeune fille, chrétienne depuis peu, qui s'était réfugiée là pour échapper au monstre. Elle serait sûrement morte de faim sans la détermination de saint Georges qui descendit intrépidement jusqu'au lieu où la bête était à l'affût pour lui planter avec force sa lance dans la gueule. « La lance l'étouffe et la bête dégringole jusqu'à Candalou où le saint lui plante son épée, avec trois ou quatre coups dans le ventre et l'achève. » Inutile de décrire la joie des paysans ! Quant à celle de la jeune vierge...

Saint Georges était venu la délivrer, mais finalement, après le départ du vaillant saint, elle décida de rester à vie dans son ermitage. Ce dernier est devenu plus tard une église consacrée à la Vierge Marie.

Revenons à la réalité : le cadavre du dragon commençait à se décomposer et une odeur de charogne infectait tout le pays. Saint Georges ordonna donc qu'on l'enterre « et encore de notre temps, les carriers qui tirent des pierres d'ici en trouvent les os ».

Mais le saint insatiable ne se contenta pas de cette victoire et poursuivit sa besogne sans faillir, car il avait appris que la dragonne et ses rejetons s'étaient réfugiés sur l'autre rive du Tarn. Depuis leur arrivée, la riante vallée où ces monstres exerçaient leurs sévices s'était transformée en désert et c'est donc sans difficulté que le saint obtint de la population affamée des renseignements lui permettant de les localiser. Il les découvrit dans un vallon de la Rance, au-dessus de Belmont. Pas fou, il prit d'abord en chasse la dragonne, sachant à quel point il est imprudent d'affronter une mère défendant ses petits, surtout une mère de cette taille ! Quand il en eut fini avec la maman dragonne, il s'occupa des enfants qui, soit dit en passant, avaient chacun la taille d'un veau qui n'est plus sous sa mère depuis belle lurette. Il

les passa un par un au fil de l'épée puis, son boulot terminé, sans attendre de merci de qui que ce soit, solitaire, « il s'en retourna sans que l'on sût quel chemin il avait pris ».

C'est ça, la classe...

Grâce à la légende, le souvenir de son combat contre les dragons est inscrit à tout jamais en rouge sang dans les terres et les flots ayant été les témoins de ces événements. Ainsi, quand la pluie grossit les rivières, la Rance charrie des alluvions rougeoyantes qui se mêlent aux eaux du Tarn et le colorent lorsque les deux cours d'eau se rejoignent, à Trébas exactement ; à quelques kilomètres à peine de la fontaine dédiée à la mère de Dieu...

Quant aux pseudo-ossements du dragon, on peut supposer que les carriers les découvrirent effectivement, mais au risque de déflorer la légende, il s'agissait à l'évidence de squelettes fossilisés d'animaux préhistoriques géants.

Carmélus et le dragon de Boutescure.

Est-ce un effet de mode de l'époque ? Les dragons semblent avoir pullulé dans la région puisque dans les gorges de Boutescure, sévissait un autre monstre qui adorait la chair fraîche des jeunes bergères. Quand il avait calmé sa faim après en avoir croqué une ou deux – parfois trois quand il avait la dent creuse –, « il descendait le cours sinueux du Boutescure jusqu'au confluent du Cérou... mugissant et, sautant tant et tant que les habitants de Ligots, La Blanquié et Saint-Géraud, effrayés, terrorisés, se barricadaient chez eux, priant le ciel d'être épargnés ».

Et puis un jour, le dragon commit l'erreur fatale : il enleva non pas une bergère, mais la princesse Félicité que le jeune pâtre Carmélus rêvait de séduire depuis belle lurette. En ce temps-là, les amoureux volaient au secours de leurs belles sans hésiter dès qu'elles couraient le moindre danger ! Carmélus, oubliant sa petite taille face à l'immense dragon, tendit son arc et envoya une flèche fatale dans la gueule du ravisseur qui ressentit aussitôt une torpeur inhabituelle l'envahir. Sans demander son reste, il

déguerpit dans sa tanière où il s'endormit d'un sommeil plus profond que celui de la Belle au bois dormant.

Bien sûr, le courageux et séduisant berger Carmélus épousa sa princesse, mais désolés, nous n'avons pu avoir confirmation du nombre exact d'enfants qu'ils eurent. Toutefois, cette légende a donné le prétexte à une sympathique fête devenue traditionnelle, évoquant le dragon à Valence-d'Albigeois. La première célébration s'est déroulée à Valence en 1960, le premier week-end du mois de septembre.

Lou Tartaran de Sérénac.

La forêt de Sérénac abrita également, si l'on en croit « *Lou conto del pépi* » paru en 1928 dans *Le Journal du Tarn*, un être fabuleux, géant patibulaire à souhait qui terrorisait la région. Il s'appelait Tartaran et on le soupçonnait, entre autres méfaits épouvantables, d'enlever les enfants pour les dévorer. Voici sa description : « Grand de deux mètres, et peut-être plus, laid comme le péché, méchant comme la gale. » Il valait mieux ne pas rencontrer cette maudite bête.

Cependant, si les habitants en avaient une peur bleue, ils avaient plus d'un tour dans leur sac à malice et ne se gênaient pas pour lui jouer quelques mauvaises farces dès qu'ils le pouvaient. En voici la preuve...

Un jour, Tartaran arrive sans crier gare chez *lou patsesou* de Crespinet et demande qu'on lui garde un sac de semence de maïs, qui est, d'après lui, d'une qualité exceptionnelle. La peur au ventre, tous promettent de veiller au grain. Mais à peine Tartaran a-t-il tourné le dos, qu'une poule saute sur la table et picore tout le contenu du sac.

« Eh bien, dit celui-ci, puisque ta poule a mangé le maïs, je prends la poule ! »

Quelques heures plus tard, Tartaran entre sans frapper chez le forgeron de Sérénac et lui demande de garder la poule. Hélas, celle-ci s'échappe et tombe sous le groin du porc qui la dévore jusqu'à la dernière plume, pattes et bec compris.

« Eh bien, dit Tartaran, puisque le *tessou* a mangé la poule, c'est lui que j'emporte ! »

Il enferme le porc dans un sac qu'il jette sur son dos et le voilà reparti vers Saint-Julien où il s'arrête chez des paysans pour leur demander de garder son cochon. Dans l'après-midi, Marguerite, la fille de la maison, lâche les porcs dans les bois. Celui de Tartaran en profite pour prendre la poudre d'escampette : impossible de le rattraper !

« Eh bien, dit Tartaran, puisque c'est la Marguerite qui a perdu mon cochon, je prends Marguerite à la place du *tessou*. »

La pauvre, tout en pleurant, est bien obligée de se glisser dans le sac.

Au hameau de Maspétit, le géant s'arrête encore et demande à nouveau qu'on garde son sac, le temps d'aller chercher une miche de pain à Gaulène.

« Surtout, surveillez-le bien, que je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose ! »

– N'ayez crainte, répond le paysan mort de peur, posez-le là, à côté du feu, je l'aurai à l'œil. »

Dès que Marguerite entend le monstre s'éloigner, elle commence à gémir et à remuer dans le sac. Les gens s'étonnent : « *Qu'és aco, coquin de sort ?* » Vite, ils détachent le lacet et découvrent dans le sac la pauvre fille terrorisée. Baptistou, l'aîné, a alors une idée :

« Allons cacher Marguerite dans la petite chambre, et remplaçons-la dans le sac par Picart ! »

La description dudit Picart par l'abbé Célestin Boyer, alias *lou pépi*, prend toute sa saveur en patois : « *Picart ero un foutral de cagnas rébessiè, denta en modo de maistre.*¹ » À peine ont-ils fourré le chien dans le sac que Tartaran revient. Un peu inquiet, il demande :

« Je reviens chercher le sac. Il ne lui est rien arrivé au moins ? »

– Mais non, regardez : il est toujours au même endroit, vous pouvez le prendre. »

1. Picart était un chien énorme qui serait classé de nos jours dans la catégorie des pit-bulls, rottweilers et autres gentils toutous du même style. (N. D. A.)

Tartaran jette le sac sur son dos et fait route vers la forêt ! Le chien ne cessant pas de gratter et de remuer, le géant finit par se fâcher :

« Marguerite, arrête de te démener ou tu auras affaire à moi ! »

Le chien bouge de plus belle et au bout de plusieurs menaces, comme Marguerite ne répond pas, Tartaran pose le sac à terre, ouvre le lien et avance les lèvres en disant : « *Margaridou, sé bos qué té pardono, fai mé un poutou !¹* » En guise de *poutou*, gnaou ! Picart lui plante ses crocs en pleine bouche et s'enfuit en courant vers sa maison.



L'oratoire de la chapelle de la fontaine de la Mère-de-Dieu.
(Collection Olivier Astruc.)

1. Marguerite, si tu veux que je te pardonne, fais-moi un baiser !

Comment la région de Sérénac fut débarrassée de Tartaran.

Tandis que Tartaran, le visage en sang, regagne sa maison dans la forêt de Sérénac, quatre pèlerins la traversent sans se douter des risques qu'ils encourent, car ignorant tout de l'existence du terrible géant. Partis de Naucelle au petit matin, ils ont fait le vœu de se rendre à Rome et c'est en fait grâce à eux que la région fut définitivement débarrassée de ce monstre.

Ce qui suit n'est pas sans rappeler le célèbre conte des frères Grimm, *Les musiciens de la ville de Brême*, mais revu et corrigé par la saveur et la verve du patois tarnais. Car les quatre pèlerins ne sont autres qu'un âne, un chat, une chèvre et un coq, à la différence près qu'ils ne vont pas à Brême, mais à Rome et que ce n'est pas pour y jouer de la musique, mais pour saluer le saint-père.

En milieu d'après-midi, ils arrivent non loin du village de Sérénac et comme cette longue trotte les a fatigués, ils décident, avant d'aller passer la nuit à l'auberge du bourg, d'entrer dans la forêt pour se reposer un peu à l'ombre des grands arbres. Ils s'endorment profondément et quand ils se réveillent, la nuit est tombée depuis longtemps. Ils n'y voient goutte et les pauvres bêtes n'étant pas habituées à dormir à la belle étoile commencent à paniquer. Le chat, qui se repère bien dans l'obscurité, se propose de partir en éclaireur pour chercher un abri. Les trois autres lui recommandent de ne pas s'amuser à courir après les merles, car : « *Oublidès pas que naotrès, aici, sien pas en noço.¹* »

Le chat revient très vite, disant avoir trouvé une maison inhabitée qui, bien que ne payant pas de mine, sera bien suffisante pour une nuit. Ils ignorent évidemment, les malheureux, qu'il s'agit de celle de Tartaran et que celui-ci est en train d'y revenir au galop, pressé de soigner sa blessure au visage. L'un derrière l'autre, heureux à l'idée de ne pas dormir dehors, les voilà en route !

Le géant a bâti une maison en pierres sèches sans portes ni fenêtres : seuls quelques trous dans le mur permettent l'aération et en guise de porte, une planche de chêne est posée sur l'ouverture. L'intérieur est des plus sommaires : un évier, une cheminée

1. N'oublie pas que nous, ici, nous ne sommes pas à la noce.

et un tas de fougères sous l'escalier pour s'étendre. L'âne donne une ruade pour ouvrir la porte et chacun cherche un endroit où passer la nuit : le chat se couche près des cendres encore chaudes, l'âne s'allonge sur les fougères, la chèvre saute sur l'évier et le coq se perche sur la barre de la crémaillère. Soulagés, ils s'endorment aussitôt, demandant au coq de les réveiller à l'aube pour reprendre leur route.

Ils sont à peine endormis que Tartaran rentre à tâtons, et pour y voir un peu il va remuer les cendres dans la cheminée. Réveillé en sursaut, le chat lui donne un coup de patte et lui égratigne la main. Juste à ce moment, pris d'un besoin pressant, le coq bouge. Surpris, le géant lève le nez, prêt à crier quand il reçoit dans la gorge « *quicon qué se dis pas, mais qu'ésé débino prou¹* ».

À la fois durement égratigné et empoisonné par l'odeur, Tartaran court vers l'évier pour se nettoyer, mais la chèvre, d'un grand coup de tête, le précipite droit sous les sabots de l'âne qui, d'un bon coup de croupe, l'envoie s'écraser contre la muraille.

N'importe qui à sa place aurait été assommé, mais Tartaran, bien qu'estourbi, est toujours debout ! Seulement, lui qui s'est toujours vanté de n'avoir peur de rien ni de personne a la frousse de sa vie. Car il pense que c'est le diable, son maître, qui vient le chercher et qu'il va le tourmenter et s'amuser avec lui comme le chat avec une souris. Alors, sans demander son reste, il passe la porte et file, file, aussi longtemps qu'il trouve de la terre sous ses pieds !

C'est ainsi que, sans le vouloir, les quatre pèlerins débarrassèrent le pays de ce maudit géant dont plus personne n'a entendu parler depuis.

Ils repartirent le lendemain sans se douter de leur exploit et s'en furent à Rome. Puis, contents d'avoir réalisé leur vœu, ils s'en revinrent chez eux !

En guise de morale à cette histoire, comment ne pas penser à cette réflexion de Winston Churchill : « Tout le monde savait que c'était impossible à faire puis un jour, sont venus quatre pèlerins. Et ils l'ont fait. »

« *Clic, clac, moun counté es acabat !²* »

1. *Quelque chose qui ne se dit pas, mais qui se devine assez.*

2. *Clic, clac, mon conte est terminé !*

De nos jours, si la forêt de Sérénac est bénie, c'est par l'ONF. En effet, elle est la seule forêt française à posséder des chênes rouges de plus de vingt ans. On y ramasse chaque année six tonnes de glands, redistribués par l'ONF pour repeupler d'autres forêts. Mais elle est également un petit paradis pour les randonneurs et cyclistes qui apprécient le calme et la sérénité de ce lieu, depuis que Tartaran est parti sous d'autres cieux...